

des Grands Lacs au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), l'ouvrage parvient à remplir ses promesses malgré qu'il s'attarde peut-être trop longuement sur les années précédant le génocide rwandais.

L'ouvrage de 277 pages revient plus de 20 ans en arrière pour explorer l'expérience de secours humanitaire au Rwanda et dans l'est du Zaïre – aujourd'hui République démocratique du Congo (RDC) – lors de la première guerre du Congo de 1996–1997. Il est divisé en quatre chapitres principaux présentés selon un ordre chronologique, débutant en 1982 jusqu'à 1997. Une conclusion vient fermer cette étude qui permet d'explorer les grandes questions éthiques qui secouent encore aujourd'hui l'humanitaire international.

L'ouvrage s'inscrit aussi dans la perspective ouverte par Médecins Sans Frontières en 2011, où l'organisation relativisait l'absolutisation des principes humanitaires de neutralité et d'impartialité pour rappeler que les interventions humanitaires se déploient toujours dans un espace de négociation pour l'accès aux victimes – et non dans un horizon de principes purs et abstraits.

Dès lors, qu'en est-il des principes humanitaires dans un contexte de grandes violences et même de génocide, comme celles que traversèrent le Rwanda et l'Est de la RDC entre 1994 et 1997? Comment les équipes ont-elles pu négocier l'accès humanitaire et maintenir une présence? Avec qui les équipes ont-elles négocié? Jusqu'où était-il même possible de secourir sans participer à la barbarie en cours? Ou encore, comme le dit l'ouvrage: « Comment, dans l'urgence, saisir les dynamiques politiques et sociales propres aux différentes situations de violences extrêmes? Comment éviter de devenir victime ou auxiliaire des forces criminelles? Comment rester efficace dans de telles situations? » (p. 29).

Pour répondre à ces questions, Bradol et Le Pape s'appuient sur l'étude des archives de MSF tout en questionnant le travail concret effectué par les équipes de terrain dans ce contexte de génocide et de crime de masse. Ce faisant, l'ouvrage fournit un témoignage exceptionnel de la complexité des opérations de secours dans des situations de violences extrêmes, même si la référence fréquente aux archives rend parfois la lecture un peu ardue. Ce travail permet en outre de refaire une partie de l'histoire de MSF et de l'humanitaire contemporain à partir du début des années 1980, tout en confrontant les grandes questions que l'on peut trouver dans les opérations de secours en contexte de guerre.

La principale force de l'ouvrage est d'affronter la question de la manipulation de l'aide humanitaire en contexte de génocide de manière frontale et sans faux-fuyant. Bradol et Le Pape rappellent à ce titre que pendant le génocide rwandais de 1994, MSF s'était retiré du Rwanda pour en appeler à une intervention militaire et avait publié ce communiqué dans les pages du journal *Le Monde*, en intitulant l'article qui deviendra un slogan: « On n'arrête pas un génocide avec des médecins ».

Une situation similaire s'est reproduite deux ans plus tard au Zaïre, avec cette fois les forces rwandaises tutsies du Front patriotique rwandais (FPR) poursuivant les réfugiés hutus dans la jungle zaïroise afin de les massacrer; dans leur route vers la conquête du pouvoir. MSF était présent auprès des réfugiés hutus au Zaïre à ce moment et nos auteurs affrontent pleinement la manipulation de l'aide humanitaire à des fins criminelles dont furent victimes les humanitaires et surtout les populations réfugiées.

Car c'était bien le non-dit le plus criant de cette intervention de MSF – et qui reste encore difficile à entendre aujourd'hui pour ceux et celles qui ont participé à celle-ci. Dans la jungle de l'est du Zaïre de 1997, des membres d'escadrons de la mort tutsis suivaient les humanitaires et lorsque ces derniers fixaient les réfugiés hutus afin de leur porter secours en soin ou nourriture, les groupes d'exterminateurs venaient les exterminer après le départ des humanitaires. Ici, l'humanitaire fut instrumentalisé à des fins de massacres.

En cherchant à creuser les dessous de l'expérience rwandaise de MSF qui culmina avec ces massacres des réfugiés hutus dans l'ex-Zaïre de Mobutu en 1997, l'ouvrage de Jean-Hervé Bradol et de Marc Le Pape parvient à éclairer de manière particulièrement féconde les limites et les ambiguïtés de l'action humanitaire face aux crimes de masse. Au fil des pages, nous voyons ainsi que l'organisation de secours n'a pas compris immédiatement qu'elle faisait face à un génocide au Rwanda, ni même qu'elle était instrumentalisée dans la jungle de l'est du Zaïre. C'est plutôt graduellement que les équipes et les sièges européens comprirent ce qui se passait. Le cheminement des équipes et des sièges est ainsi retracé dans l'ouvrage, qui donne un éclairage précieux sur la complexité d'un tel phénomène.

À cela s'ajoute la singularité de l'expérience du génocide rwandais, où pour la première fois de son histoire, deux cents employés locaux de MSF furent assassinés. S'ajoute également le fait que certains membres hutus du personnel MSF s'étaient aussi radicalisés, et assassinèrent leurs collègues. Nous touchons ici à une limite rarement vue et nommée dans les opérations de secours: les membres locaux de MSF (comme de toutes les ONG internationales) font aussi partie de la société aidée. En ce sens, les principes d'impartialité de l'humanitaire peuvent être grandement atteints si une réflexion approfondie n'est pas menée sur ces questions.

L'ouvrage de Bradol et Le Pape est donc un témoignage important d'un moment et d'un lieu qui souleva beaucoup de débats, au moment même où la notion d'ingérence humanitaire commençait à devenir un sujet brûlant. C'est entre autres à ce moment de son histoire que MSF appela à des interventions armées internationales à trois reprises (entre 1994 et 1997). L'impuissance de l'humanitaire était ici patente et c'est sans doute dans ces situations limites où la violence politique interroge l'humanitaire dans ses fondements, que l'on parvient le mieux à définir et comprendre ce qu'est l'action humanitaire d'urgence.

Ne serait-ce que pour cela, ce dernier ouvrage de deux chercheurs de MSF sur les génocides et les crimes de masse remplit son objectif.

Dorais, Louis-Jacques, *Quaqtaq, terre de la grande banquise*, Québec, Les Éditions GID, 2017, 176 pages.

Francis Lévesque
École d'études autochtones
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Dans *Quaqtaq, terre de la grande banquise*, Louis-Jacques Dorais, professeur émérite au département d'anthropologie de l'Université Laval, propose d'illustrer la vie des gens de Quaqtaq, petit village du Nunavik dans le Nord québécois, à travers

une série d'environ 200 photographies qu'il a lui-même prises lors de nombreux séjours dans ce village entre 1965 et 1990. Ce livre n'a pas de prétentions académiques. Il s'agit plutôt d'un album de photos dédié aux habitants de Quaqtak dans lequel l'auteur présente des clichés des individus qu'il a rencontrés au fil des ans ainsi que du village et des lieux qui l'entourent. Le but de l'auteur est de partager avec les habitants de Quaqtak et leurs descendants un témoignage photographique d'une période où le mode de vie des Inuits a radicalement changé et dont il a lui-même été témoin. Pour cette raison, les textes de l'ouvrage sont en français et en Inuktitut (écriture syllabique) et les légendes des photos sont en français, en anglais et en Inuktitut (écriture syllabique et alphabet romain).

Le livre ne suit pas un ordre chronologique. Il est plutôt divisé en cinq principales sections: une introduction suivit de quatre chapitres essentiellement photographiques sur le printemps, l'été, l'hiver et sur la vie au village. L'absence d'une section sur l'automne s'explique sans doute par le fait que l'auteur n'a pas visité la région durant cette période de l'année.

L'introduction, qui est la partie la plus académique du livre, est particulièrement pertinente. L'auteur y présente une mise en contexte ethnographique et historique de la région de Tuvaaluk et du village de Quaqtak qui permet au lecteur de mieux apprécier les photos présentées dans les quatre chapitres photographiques du livre. Dans cette introduction, l'auteur dresse d'abord le portrait des migrations dorséliennes puis thuléennes à l'origine du peuplement de la région. Il y décrit ensuite les activités saisonnières et souligne l'importance de la baleine franche pour les habitants de la région. Il propose aussi un historique qui l'amène à parler des premiers contacts entre Inuits et Européens au 19^e siècle. Cet historique s'attarde d'abord aux commerçants de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui s'installent à Fort Chimo (aujourd'hui Kuujuaq) dans les années 1830, puis à Quaqtak même en 1938 (poste fermé en 1949). Il décrit aussi le rôle joué par les religions chrétiennes dans la région, de l'arrivée du premier missionnaire anglican en 1899 jusqu'à la montée en popularité du Pentecôtisme dans le village dans les années 1980s, en passant par la fermeture de la mission catholique en 1967.

L'introduction décrit très bien les nombreux événements qui participèrent à la transformation de Quaqtak d'un camp saisonnier à un village, que ce soit l'ouverture de la première école fédérale en 1960, l'établissement de tous les habitants de Tuvaaluk à Quaqtak en 1961, l'ouverture d'une école provinciale en 1966, la réouverture d'un magasin dans le village cette même année ou encore la fermeture de la station météorologique du cap de Nuvuk (cap Wolstenholme) en 1971. L'auteur y parle aussi de l'influence de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois qui encouragea, dans les années 1980s, la construction d'infrastructure et la mise en place de structures administratives et politiques inédites jusque-là.

Les quatre chapitres photographiques qui suivent cette introduction représentent le cœur de l'ouvrage. C'est dans ces chapitres que l'auteur présente ses photos. Chacun a une thématique qui lui est propre (hiver, printemps, été et vie au village) et les photos présentées collent à la thématique. On

retrouve à l'intérieur de ces chapitres des sous-sections thématiques (chasse, pêche, cueillette, station météo, village, etc.) que l'auteur introduit avec de brefs commentaires qui font rarement plus d'une centaine de mots. Les photos, toutes en noir et blanc, présentent généralement des scènes de la vie quotidienne, des individus ou encore parfois certains lieux.

L'histoire présentée dans ce livre est bien connue. En effet, la sédentarisation des Inuits du Nunavik et des autres régions de l'Arctique oriental canadien a fait l'objet de plusieurs publications historiques, ethnohistoriques et anthropologiques. De nombreux témoignages d'Inuits l'ayant vécu ont aussi été publiés au cours de la dernière décennie. Dans la région du Qikiqtaaluk (île de Baffin), une commission d'enquête mise sur pied par les Inuits eux-mêmes, la Qikiqtani Truth Commission, l'a bien documenté également. Ce livre n'apporte donc pas une contribution inédite sur ces événements. Il vient cependant confirmer ce que l'on sait déjà.

Cependant, même s'il ne révolutionne pas les connaissances que nous possédons sur cette période, ce livre présente un double intérêt. D'abord, il documente l'histoire de la deuxième moitié du XX^e siècle dans un minuscule village, Quaqtak, qui a fait l'objet de très peu d'études (mis à part celles publiées par l'auteur lui-même). En ce sens, et malgré ses prétentions qui ne sont pas académiques, l'ouvrage possède une valeur scientifique et pourra très bien être utilisé par les chercheurs qui souhaitent mieux comprendre cette région et son évolution dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Pour cette raison, il aurait sans doute été préférable que les légendes des photos soient plus exhaustives, mais en même temps, l'information la plus importante – le nom des gens et des lieux – s'y trouve systématiquement.

Cet ouvrage est également intéressant parce qu'il présente des clichés très personnels qui témoignent d'un lien privilégié entre l'auteur et ceux qu'il prenait en photo. Si, comme je le disais plus haut, cette période de l'histoire arctique est bien connue, elle est généralement documentée par des chercheurs qui sont trop jeunes pour l'avoir vécu ou encore par des individus qui n'étaient pas sur place à ce moment. La richesse de ce livre, c'est justement de présenter les photos d'un témoin direct qui a vécu cette période en compagnie des Inuits.

Il s'agit d'un livre qui possède les défauts de ses qualités. En effet, la qualité des photos qui y sont reproduites est somme toute assez moyenne. L'auteur n'est pas photographe professionnel. Ce n'est donc pas un livre que l'on consulte pour ses qualités esthétiques. C'est cependant un livre que l'on peut consulter pour les gens, les gestes et les lieux représentés sur les photos. C'est là que réside tout son intérêt. L'auteur s'était donné comme mission d'offrir un témoignage personnel sur des lieux et des gens qu'il avait côtoyés durant ses nombreux séjours à Quaqtak. Il voulait que ses habitants et leurs descendants aient un témoignage de cette période, eux qui n'avaient pas de moyens à l'époque de photographier leur propre vie. Il y est parvenu. En un sens, ce livre est un hommage aux gens que l'auteur a côtoyés durant toutes ces années, et à cet égard, il est très réussi.